

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

ADMINISTRATION

REDACTION

45

PLACE JACQUES-CARTIER

MONTRÉAL

ABONNEMENT

UN AN - - \$0.50

Entièrement en France



JOURNAL QUI FAIT DANSER

ANNONCES

MEUBLES AGATE

1ère insertion . . . 20 cent

Autre " . . . 10 "

A LONGS TERMES

CONDITIONS SPECIALES

LE NUMERO

UN CENTIME

VOL. I

MONTRÉAL, SAMEDI, 26 MARS 1887

No 27

La manie de collectionner.

Où s'arrête-t-elle la manie des collectionneurs, et qui en dira la variété infinie ? L'intermédiaire des chercheurs cite un certain nombre de "cas", dont quelques-uns, du reste, répondent à des idées assez curieuses.

Le lieutenant général de la police Sartine avait un faible incroyable pour les belles perruques bien frisées, bien poudrées, etc. La collection de ces perruques, tant in-folio qu'in-quarto, in-douze, grand et petit format, les unes plus carrées que les autres, se montait à soixante et quatre-vingts pièces, du plus bel échantillon et du meilleur faiseur.

Un bibliographe allemand, le docteur Grasse, dans son *Trésor des livres rares*, cite un amateur saxon qui s'était efforcé de former une réunion aussi complète que possible d'instruments de pénitence, disciplines, haïres, cilices.

On se souvient encore d'un bibliophile des plus fervents qui vivait à Paris il y a quarante ou cinquante ans, et qui n'admettait dans sa bibliothèque que des livres imprimés en caractères gothiques, par conséquent mis au jour pendant le quinzième siècle ou dans les commencements du seizième.

Un collégien commença vers 1850 une collection de plumes de fer. Il la continue encore.

Un maniaque fait collection des portraits à lunettes.

Un royaliste recherche les caricatures contre la Restauration, non pour en faire collection, mais pour les brûler.

On raconte que l'un des collectionneurs des boutons de l'armée française a dépensé des sommes considérables en fouilles sur les champs de bataille où avaient combattu les régiments de la République et de l'empire, dont les boutons manquaient à sa collection.

Un érudit collectionne les boutons de manchettes patriotiques modernes.

Un peintre recherche les couvercles de bassinoires.

Un critique littéraire rassemble les autographes des membres de l'Académie française, renfermant une faute d'orthographe.

Un joueur ruiné par le jeu rassemble un type de tous les jeux de cartes connus.

M. Xavier, ancien propriétaire de la librairie anglaise de la rue de la Banque, à Paris, avait fait collection depuis 1810 de tous les portraits de Napoléon; il en avait réuni, dit-on, plus de 20.000 différents: ils ont été vendus il y a deux ans à l'hôtel Drouot.

L'arbre du voyageur.

M. Ferdinand H... chargé il y a quelques années par le gouvernement français d'une mission scientifique à Madagascar, donne sur "l'arbre du voyageur" les détails qui suivent:

Un jour, après une longue marche au travers des forêts, nous eûmes à souffrir de la soif. Nos gourdes étaient vides et il nous fallait attendre plusieurs heures avant d'atteindre le village le plus proche. Nous ne connaissions aucun moyen pour atténuer notre privation, lorsque le guide malgache qui nous accompagnait nous assura qu'il allait nous donner le moyen de nous désaltérer tant que nous le voudrions.



PROJET DE STATUE

Le comité national se propose d'élever sur le sommet du Mont-Royal une statue du Grand Vicaire Trudel éclairant la province de Québec. La statue sera éclairée par la lumière électrique fournie par la Patrie. La corde de Riel trempant dans un tonneau d'huile de castor servira de mèche à la torche. Des carottes formeront les rayons du diadème.

Il nous conduisit, après quelques détours, dans un endroit marécageux, ombragé par de grands arbres à l'aspect majestueux.

Ces végétaux très élevés avaient le tronc droit et lisse comme celui du palmier. Leurs feuilles grandes, vertes et brillantes ne commençaient qu'à une certaine hauteur, c'est-à-dire que, du sol aux premières feuilles, le tronc se trouve nu sur un espace de plusieurs mètres.

Presque toujours au nombre de vingt ou de vingt-quatre pour chaque arbre, ces feuilles partent toutes d'un même centre et, s'élançant vers le ciel, en retombent gracieusement en formant l'éventail. Notre guide perça légèrement de sa pique la base d'une de ces feuilles; un jet liquide jaillit aussitôt avec force, et nous reçûmes une eau fraîche et excellente à boire.

Lorsque nous eûmes assouvi notre soif et pris une provision, notre guide continua:

— Cet arbre, par cette propriété utile et essentielle, par ce don bienfaisant que la nature lui a donné, a reçu le nom d'Arbre du voyageur. Ses feuilles ont la faculté de retenir l'eau des pluies qui s'infilte, par

des interstices extrêmement fins, jusqu'à leurs aisselles, et cette eau, passant au travers des fibres, est rendue parfaitement pure.

La fidélité du cheval.

Il vient de mourir à Szegedin, en Hongrie, un officier supérieur, le major Hochenadl, qui possédait un cheval pour lequel il avait la plus grande affection. Il faut croire que la noble bête, de son côté, nourrissait aussi à l'égard de son maître un amour profond, puisqu'à dater du moment même de la mort du major, le cheval afficha une tristesse qui ne fit qu'augmenter visiblement d'heure en heure. Il refusa pendant 48 heures toute nourriture, et un beau matin on le trouva étendu dans l'écurie ne donnant plus signe de vie. Le pauvre animal était mort de chagrin.

M. X. cause avec un de ses amis:

— Eh bien! êtes-vous plus content de votre neveu!

— Mais oui; il commence à percer.

— Alors, il faut l'envoyer à Panama!

La statistique est décidément une belle chose! A Rome, un mathématicien enragé vient de dresser le tableau des morceaux et mesures dont se compose l'*Otello*, et de calculer la durée de chaque acte. Il a trouvé en tout 22 morceaux, 3,072 mesures et 145 minutes de durée.

La mode a aussi trouvé moyen de s'exercer à propos du nouvel opéra de Verdi; les marchandes de nouveautés de Milan on inventé la cravate *Otello*.

**

Echo des cours étrangères, par Aurélien Scholl.

Les pianiste Léopold de Meyer avait été appelé à la cour de Vienne pour s'y faire entendre. Le concert comprenait deux parties bien remplies mais les honneurs du programme étaient fait à l'artiste en représentation.

Léopold de Meyer se surpassa. Une fois le concert fini, il attendait impatiemment ce "petit mot de l'empereur", presque toujours accompagné d'un bout de ruban.

Au bout de quelques minutes, l'empereur, qui avait d'abord complimenté les dames, s'approcha du pianiste haletant:

— Monsieur de Meyer, lui dit le souverain, j'ai entendu tous les grands pianistes de notre temps:

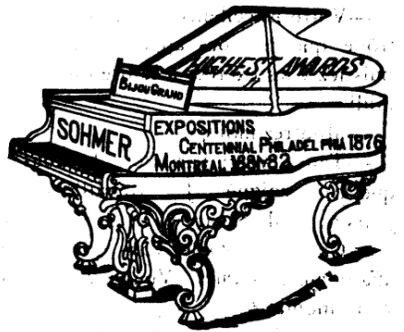
Léopold de Meyer s'inclina.

— J'ai entendu Thalberg, Rubinstein et Liszt.

Nouveau salut de Léopold de Meyer.

— Mais, continua l'empereur, je n'en ai vu aucun s'aper autant que vous!

Et il continua sa promenade dans les salons.



SOHMER

Adoptés aux conservatoires de New-York, Boston, Philadelphia, New York College of Music, Fifth Avenue Theatre, Couvent de Villa Maria, Montréal, Couvent du Sacré Cœur à Mahatanville, Couvent de Villa de Sales, Long Island, et dans toutes les principales Institutions d'Amérique. Le Couvent de Maria qui a 8 pianos Sohmer depuis plus de six ans dit que ces pianos sont parfaits sous tous les rapports, et ne peuvent pas être surpassés.

— SEULS AGENTS —

LAVIGNE et LAJOIE

1657, RUE NOTRE-DAME, Montréal.

LE VIOLON

Paraît tous les samedis.

L'abonnement est de 50 cents par année, irrévocablement payable d'avance. Nous le vendons aux agents huit cents la douzaine. Toutes communications doivent être adressées comme suit :

LE VIOLON,
45, Place Jacques-Cartier,
MONTREAL.

H. BERTHELOT, RÉDACTEUR.

MONTREAL, 26 MARS 1887



CORRESPONDANCE DE LADEBAUCHE.

Québec, 19 mars 1887.

Mon cher Violon,

Tu as dû être surpris lorsque les gazettes ont dit que le juge Stuart avait lu le discours du trône à la place du lieutenant gouverneur Masson. Tu es sans doute curieux de savoir la raison pour laquelle on a fait ce changement. Pour te faire plaisir je vais t'expliquer le pourquoi de la chose.

Pendant que M. Masson était à New York, j'étais allé à Spencer-Wood pour donner un coup de main aux domestiques, car tu dois savoir qu'à la veille d'une session, il y a bien des préparatifs pour recevoir les députés. On prépare la grande salle à manger et on fait boucherie. Moi je saignais, je grillais et je débitais les cochons. Je préparais le boudin et les socs. Je fondais la panne pour avoir de beaux gorettons. Pendant que j'étais ainsi occupé M. Masson est arrivé de voyage. Il a eu justement le temps d'oter son capot et sa bougrine pour se mettre à l'aise, lorsque pan ! pan ! c'était M. Mercier qui entrait dans la maison avec un gros rouleau de papier sous le bras. Lorsqu'il fut dans le salon, M. Masson est allé le trouver et lui dit :

— Pourquoi venez-vous me troubler si tôt ? Vous ne m'avez pas donné le temps de me débarbouiller. Qu'y a-t-il à votre service.

— Votre Excellence, c'est le discours du trône que je vous apporte afin que vous puissiez vous exercer à le lire demain après-midi.

— Montrez-moi ça.

— Tenez, voici l'article. Je vous assure que c'est soigné. J'ai travaillé ça quinze jours avec M. Savary et le G. V. Trudel.

— Comment voulez-vous que je lise une affaire aussi longue. Voulez-vous endormir votre monde ?

— Lisez, lisez, c'est très intéressant.

— Pas d'affaires, rapportez moi ça chez vous. Je demanderai à quelque juge de la Cour Supérieure de lire le discours du trône.

— Comme ça vous refusez ?

— Positivement—Fichez-moi la paix. S'il y a du bon sens de venir coller une job de cette espèce sur un gouverneur. Bonjour, bien des compliments chez vous.

Et voilà comment le discours du trône n'a pas été lu cette année par le lieutenant gouverneur en personne naturelle.

Maintenant voici une aventure qui va t'étonner.

Imagine-toi que l'autre jour en passant par la porte St-Louis je rencontra Mercier qui marchait avec Ross. J'ai été bien surpris de les voir ensemble parce que je pen-

sais que des gens comme eux après s'être dit tant de gros mots devraient être mauvais amis et qu'ils auraient un peu l'air de *we never speak as we pass by*.

Pas du tout ça bavassait ensemble comme d'anciennes connaissances.

La curiosité me vint d'écouter ce qu'ils disaient. Je les suivis de près pendant qu'ils marchaient sur la Grande Allée et j'entendis leur conversation qui était comme ça :

Mercier.—Voyons, Ross, y a un bout à se maganner comme on le fait depuis si longtemps. Parlons un peu d'affaire, mais auparavant donne moi ta parole que tu ne parleras à personne de ce que je vas te dire.

Ross.—C'est bien je te donne ma parole.

Mercier.—Et puis ta grande conscience.

Ross.—Ma grande conscience.

Mercier.—Du bon ieu.

Ross.—Oui ma grande conscience du bon ieu.

Mercier.—Et ben v'la ce que c'est, j'ai autant d'acquète de te le dire tout de suite. Je cré ben que je ne moisirai pas dans la cabinet. Mon administration avant qu'il soit longtemps commencera à chambranler. Je voudrais me raffermir avec tes crampons. Combien me demandes-tu pour ?

Ross.—Je ne puis pas te répondre aujourd'hui. Tu feras bien d'arranger ça avec sir Hector qui est mon boss. Il te dira le prix lui.

Mercier.—C'est parfait je lui en parlerai. Tu comprends ce que je veux dire, j'entends par crampon une espèce de coalition comme manière.

Ross.—Je comprends, on reparlera de ça.

Hier matin, qu'est-ce que j'apprends, Mercier avait fait venir de St Jean, un avocat, gendre de l'Orateur de la Chambre. Cet avocat a été chargé de faire les démarches nécessaires auprès de sir Hector au sujet de cette nouvelle rigging. Il a déjà fait deux trips à Ottawa et trois à Québec.

M. Marchand dit que la position est très risquée. Supposons qu'il ferait une erreur de jugement, il y aurait dissolution de la Chambre, et il perdrait sa place d'orateur.

Pour cette raison, Marchand et Mercier paraissent jongler sérieusement depuis quelques jours.

Tout à toi,
LADÉBAUCHE.

Dépêches spéciales du Violon.

Québec, 21 mars.

A l'hon. L. R. Masson,
Lieutenant gouverneur,
Spencer Wood.

Bien eu tort pas être venu prononcer discours du trône. Grand succès. Grand Vicaire épaté. Savary trouve que nous avons donné trop d'explications. Lord se charge de l'emprunt de \$6,000,000.

(Signé,) MERCIER.

Spencer Wood, 21 mars.

A l'hon. Mercier,
Procureur Général,
Québec.

Ton discours était trop long. Mon médecin m'a défendu les émotions violentes. Ça m'aurait fait perdre le respire de bavasser trop longtemps pour ne rien dire. Compte partir bientôt pour la Floride, dépêche toi de venir faire assermenter tes nouveaux ministres sans portefeuille.

(Signé,) MASSON.

Montréal, 22 mars.

A l'hon. Mercier.
Pense que tu m'oublies. Pas encore nommé ni juge à Terrebonne, ni inspecteur du revenu. Amis commencent à kicker. Que vas-tu m'offrir.

(Signé,) PHANEUF.

Québec, 22 mars.

A monsieur Phaneuf,
Contrôleur général de l'association libérale du district de Montréal.

Tout ce que j'ai à te donner pour le moment, c'est une place de ministre sans portefeuille. Entends toi avec Savary à ce sujet. Grand Vicaire n'est pas de ton bord.

(Signé,) MERCIER.

Montréal, 23 mars.

A l'hon. Mercier.
Étais pourtant bien national et castor pur. Pourquoi me donnes-tu un associé pour m'aider à punir les aubergistes ? La place n'était pas trop lucrative auparavant. Ça, c'est pas correct. Pourrais-tu pas me nommer protonotaire à la place de gendre que tu viens de "bouncer."

(Signé,) NAZAIRE BOURGOUIN.

Québec, 23 mars.

A N. Bourgouin,
Montréal.
Crie pas trop fort ou je te donne deux autres conjoints. Martineau et Tremblay demandent déjà la place. Reste où t'es.

(Signé,) MERCIER.

Montréal, 23 mars.

A l'hon. Mercier, etc.,
Québec.
Mes grasses d'état m'ont réveillé la nuit dernière pour me forcer de te rappeler qu'il y a de grosses réformes à faire dans les asiles de fous. C'est notre intérêt à tous que ça soit ben conduit. On ne sait pas ce que la providence nous réserve pour nos vieux jours. Quand te proposes-tu de dégommer Howard. Ces autorités séculières sont un véritable embarras pour mon administration. Mes voix m'ont prévenu aussi qu'elles voyaient d'un très mauvais œil la nomination de Savary et Beaugrand dans les Chambres Hautes. Espère que tu ne souilleras pas une chambre d'institution divine par la présence de ces renégats.

(Signé,) TRUDEL, G. V.

Québec, 23 mars.

Au G. V. Trudel,
Montréal.

Je te laisse la direction complète des fous. T'as l'air de t'y connaître. Je t'enverrai blanc seing demain pour congédier Howard. Ai bon espoir pour la conversion de Savary et Beaugrand. Beaugrand m'a demandé déjà de joindre à ses décorations le cordon de St. François. Doit être déjà touché par la grâce. Quant à Savary, avant de lui confier les finances de la province, attends renseignements des actionnaires de la Banque de Lyon et de la Loire.

(Signé,) MERCIER.

A l'Hon. Shehyn,
Trésorier provincial.

Sommes à la veille de contester 29 élections dans la province, envoie capitaux. Faudra au moins \$10,000. Tu es si dur pour la monnaie que les amis commencent à dire où il y a de la *Shchyn* il n'y a pas de plaisir.

(Signé,) PARENT,
Trésorier du Comité National.

Québec, 23 mars.

A M. Parent,
Montréal.

Pas capable d'envoyer une coppe. Attends résultat de l'emprunt. Grand Vicaire déclare qu'il serait prudent avant de te confier les fonds d'attendre le résultat de l'enquête sur les boodlers de la Corporation, parce qu'il dit que tu connais des gens qui pourraient être dangereusement embêtés.

(Signé,) SHEHYN.

Batoche, N. O., 14 mars.

A M. Geoffrion,
Vice président comité National.

Immense succès ! Tous les Métis ont porté Campeau en triomphe, pas un conservateur n'ose se montrer dans la province. Candidat pendard va perdre son dépôt.

(Signé,) Lemieux,
de La Patrie.

Batoche, 16 mars.

Au même,
Métis nous ont trompés. Parlent d'emplumer Campeau. Candidat libéral va perdre son dépôt.

Envoie argent pour revenir. Sommes cassés tous les deux.

(Signé,) LEMIEUX,
de La Patrie.

LETTRE D'YAMASKA

Monsieur du Violon,

Comme les journaux rouges l'ont dit l'élection de M. Vanasse sera contestée, mais comme une contestation entraîne des frais, les amis du Dr. Mignault se sont réunis pour discuter l'opportunité de souscrire la somme requise pour les procédés. Mille piastres de dépôt ne se trouvent pas dans le pied d'un cheval et le succès du procès étant un grand point d'interrogation il n'était que juste que la somme fut prélevée par une cotisation parmi les amis.

M. Pierre Letendre, le premier lieutenant du Dr Mignault, dans la dernière campagne électorale s'est chargé d'organiser un comité afin de réaliser la somme de \$1,000.

La première assemblée a été tenue à Yamaska à la résidence de p'tit Jos. Vasseur, sous le pont du chemin de fer.

M. Letendre fut appelé au fauteuil et expliqua le but de la réunion. Le Dr Mignault parla le premier. Il dit : Messieurs, dans la dernière élection nous étions tellement sûrs de notre coup, que j'avais commandé d'avance un feu d'artifice et un fri-cot extraordinaire pour les amis. Il n'y a pas à se le dissimuler aujourd'hui, nous sommes allés chercher de la laine et nous sommes revenus tondu. Nous ne sommes pas des briques si nous ne faisons pas une contestation de l'élection. Assurément avec notre corde nous pouvons casser les ficelles des conservateurs. Seulement il nous faut des tokens sans quoi nous n'avancerons à rien. Nous aurons \$1,000 à payer pour le dépôt pour commencer et ensuite les frais des avocats. Vous êtes tous des patriotes éprouvés et vous ne flancherez pas lorsqu'on vous demandera votre souscription. Quant à moi j'ai dépensé tout ce qui m'était possible avant la votation et c'est à vous de vous faire aller maintenant.

M. Victor Gladu, M.P.P., dit que les souscriptions devront se faire immédiatement en argent comptant. Si ce n'est pas comme ça, ça sera de la moutarde après diner.

Le Docteur Fortin dit que le cas qu'on avait à traiter était très sérieux. La fièvre électorale était presque complètement disparue, mais il était resté une inflammation *cordée* chez Vanasse qu'il importait de faire disparaître avant que le mal ne devint chronique. Les patriotes n'étaient que des "guedounes" si l'on ne souscrivait pas le montant qu'on leur demandait.

MM. Ernest Gladu et J. D. Pepin présentent alors des listes de souscriptions. Un seul nom y fut porté pour un montant considérable, c'était celui du p'tit Jos. Vasseur. Il avait versé 4 sous dans le fonds.

M. V. Gladu voyant que l'argent n'arrivait point, informa l'assemblée qu'il devait partir le même soir pour Québec pour vaquer à ses travaux parlementaires. Il était d'opinion que l'assemblée devait décider qu'elle ne décidait rien et qu'elle serait convoquée pour la semaine suivante dans la savane à Mathilde pour recueillir les souscriptions des gens du bas.

Huit jours plus tard les amis du Docteur Mignault se réunirent sur la savane à Mathilde.

M. Félix Gouin, ancien candidat fut porté à la présidence.

M. Germain, avocat de Sorel, prit la parole et dit : Je vous préviens, mes amis, que la contestation de l'élection de Vanasse va vous coûter les yeux de la tête. Mais votre patriotisme ne bronchera pas. Vous êtes prêts à n'importe quel sacrifice. Nous allons, messieurs, commencez la collecte.

M. l'avocat Zéphirin Baril se lève, toussé, crache, se gomme et d'un ton solennel : Monsieur le président et messieurs, attendu que... attendu que... que... que...

Jos. Lord—Que, que, Vanasse nous fera une plus grande queue s'il gagne la contestation, ce ne sera plus 32 voix, ce sera 250.

Onézime Boisvert.—En avant la souscription !

M. Pérus de St-Pie : Je suis prêt à souscrire dix grosses d'allumettes pour allumer

le flambeau de la discorde parmi les Bleus. Prenez mon nom.

L'avocat Plamondon. — Qu'on passe le chapeau.

M. Plante. — Pas le mien, je crains qu'on le bosse.

Herménégilde Lauzière. — J'ai votre affaire. J'ai le chapeau que j'ai trouvé dans la savane à Mathilde. Je vais le passer.

On passe le chapeau devant l'avocat Plamondon.

M. Germain. — Mettez y vos \$50.

Plamondon — Que nenni — mes \$50 je les garde. Tenez, voici 5 centins.

Léopold Joyal, de St-David. — J'en mets dix.

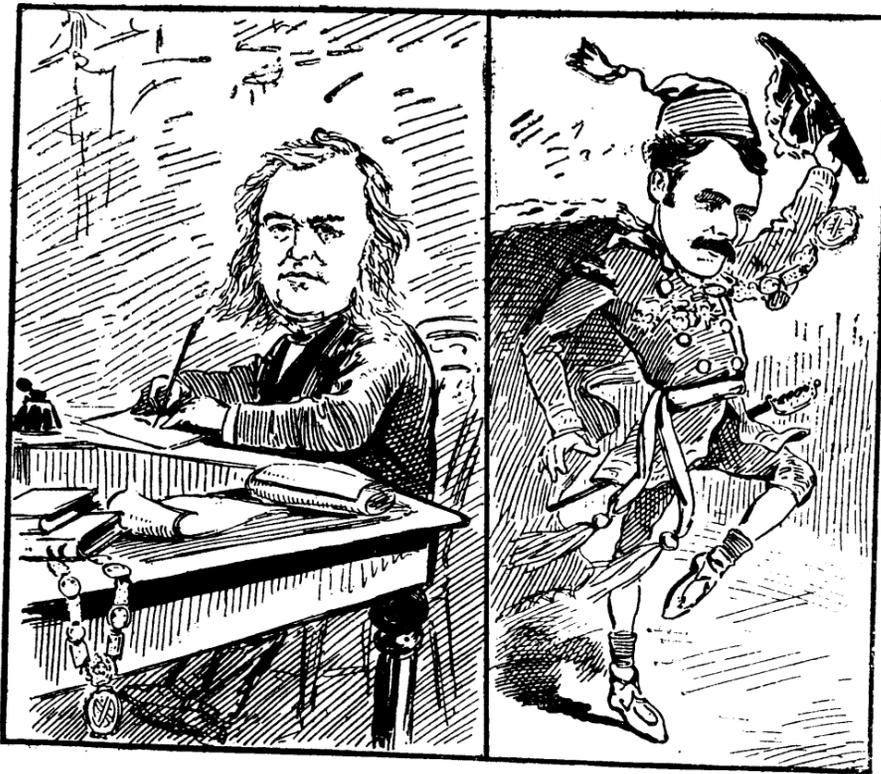
Raphaël Descheneau. — Je n'ai pas d'argent sur moi ce soir. Vous savez que je suis en société avec M. Gladu, notre membre, pour un étalon, c'est lui qui tient la caisse. J'attends ma part des profits. Malencontreusement parlant vous pouvez mettre mon nom pour 10 cents.

Lorsque la collecte fut finie, il n'y avait que 45 centins dans le chapeau.

M. Germain annonça à l'assemblée que vu l'exiguité de la recette, la contestation était ratée.

L'assemblée se dispersa ensuite en désordre. Le chapeau de la savane fut mis en pièces par les souscripteurs en se battant pour en retirer leurs souscriptions.

MASKA.



UN MAIRE SÉRIEUX. — UN MAIRE POUR RIRE.

Nous accusons réception du numéro prospectus d'une publication hebdomadaire intitulée *Les Modes Françaises*. Ce journal qui contient un nombre considérable de vignettes artistement exécutées trouvera sa place dans les boudoirs de toutes nos élégantes.

Le bal costumé et travesti de la Galté Française à l'occasion de la Mi-Carême a eu beaucoup de succès. Momus y agitait ses grelots de la manière la plus folâtre et le plus charmant entraîna à régné pendant toute la nuit. La Galté se propose, dit-on, d'organiser une nouvelle soirée de ce genre pour la semaine de Pâques.

Entre Allemands.
—Tevine: je bense un mot qui gomme par un c?
—Chardin?
—Impécile, chardin, ne s'écrit pas, par un c. C'est *chambon*!

Un grand économiste français qui a visité le Canada il y a environ un mois vient de dire à un de nos compatriotes actuellement à Paris: Ce que j'ai admiré dans la métropole du Canada c'est le grand restaurant du Tonneau Rouge, No. 88 rue St-Laurent. Sur les boulevards de Paris on ne trouve pas de cafés aussi somptueux. Les vins Canadiens sont d'une grande pureté et les autres liqueurs sont l'avenant. Les étrangers qui vont à Montréal ne devraient jamais oublier le Tonneau Rouge, 88 rue St-Laurent, tenu par Jos Gauthier & Cie.

Il paraît qu'on parle beaucoup sur les boulevards à Paris de la mésaventure arrivée dernièrement à une Américaine, qui était venue en France pour acheter un titre de baronne ou de comtesse. Riche, immensément riche, elle avait chargé une de ses amies de lui trouver un décaqué quelconque prêt à troquer sa couronne ou son castel contre des rentes bien équilibrées au soleil. L'amie répondit qu'elle avait justement sous la main un comte des plus pschuit, dont le nom figurait dans la salle des croisades de Versailles.

L'Américaine, qui avait hâte de devenir comtesse, arriva dare-dare à Paris. La présentation eut lieu, et les deux futurs époux se plaisant mutuellement, on s'occupa des préparatifs du mariage.

Le comte demanda, comme il en avait été convenu, une somme de deux cent mille francs pour régler ses créanciers et ses dettes de jeu. La somme fut versée dans les quarante-huit heures, mais le jour même où le comte palpait cette somme, il disparaissait pour ne plus reparaitre. Qu'est-il devenu? Oncques ne le sait.

La seule chose qu'on ait appris, c'est que le comte n'était qu'un vulgaire filou qui avait pris le nom du comte de Rochebrune. L'Américaine a juré, mais un peu tard, qu'elle ne voulait plus de comte pour mari.

MENDIANT NOIR ET CHANT DU CYGNE.

"La Bibliothèque française" a publié dans son troisième volume *Le Mendiant Noir*, un des plus célèbres romans de Paul Féval.

De plus, dans le même numéro, on trouve une nouvelle de Georges Ohnet, l'écrivain à la mode, intitulée *Le Chant du Cygne*, qui est un chef-d'œuvre.

Le prix du volume est de 15 cents et se trouve en vente dans tous les dépôts de journaux. L'abonnement est de \$1.50 par an. S'adresser à la Société des Publications françaises, 32 rue St. Gabriel, à Montréal.

En cas de tremblement de terre, les voleurs profitent volontiers de ce que tout le monde est dehors pour aller opérer au dedans.
Aussi un voyageur, qui a constaté ce fait, a-t-il écrit dans un de ces ouvrages:
"En cas de tremblement de terre, charger son revolver et rester chez soi."

La Bibliothèque à Cinq Cents voit chaque jour son succès s'affermir. D'où lui vient cette faveur particulière du public? Il suffit de parcourir au hasard un des numéros hebdomadaires de cette intéressante publication, et l'on se rendra immédiatement compte du choix éclairé, de l'attention scrupuleuse qui président à sa composition.

Les sujets les plus variés dans le Roman, la Littérature, l'Histoire, les Voyages, les Scènes du Désert ou de la Vie Indienne, y sont tour à tour développés avec l'attrait puissant des poignantes émotions que font naître les grands spectacles de la nature, et l'analyse des sentiments les plus tendres et les plus délicats du cœur humain.

A ces divers titres, *La Bibliothèque à Cinq Cents* a sa place marquée d'avance à tous les foyers, où elle fera les délices du vieillard aussi bien que celles de la jeune fille.

Prix d'abonnement: un an, \$2.50; six mois, \$1.25. S'adresser à Poirier, Bessette & Cie, 1540 Rue Notre-Dame, Montréal

Petite scène de mœurs conjugales.
Mme X. est mourante. Son mari et sa sœur sont à son chevet. La sœur pleure. Le mari, immobile, le front penché, les yeux fixes, semble abîmé dans sa douleur.

Tout à coup, et sans sortir de l'espèce de l'éthargie dans laquelle il est plongé, il s'adresse à la sœur de la moribonde:

—Savez-vous, soupirez-t-il, d'une voix brisée l'adresse de Mme Z...?
—Non. Pourquoi?
—C'est que j'étais dans ma tête, une liste des billets de faire-part, et que je ne voudrais pas l'oublier.

La paix est à l'ordre du jour, au moins pour le moment.

Citons une définition tout à fait de saison.
—La différence entre la paix et la guerre, c'est que, pendant la paix, les fils enterrent généralement leurs pères, et que, pendant la guerre, ce sont les pères qui enterrent leurs enfants!

Entre concierge et propriétaire:
—En bien! comment allez-vous ce matin, m'sieu Robichon?
—Madame Greluchet, apprenez qu'une concierge bien élevée ne s'adresse jamais à son propriétaire qu'en parlant à la troisième personne.
—A la troisième personne? Mais vous êtes la première que je voie de la journée!

FEUTRES NOUVEAUX

DERNIERS STYLES DE PARIS, LONDRES ET NEW-YORK.

VIENNENT D'ÊTRE REÇUS

CHEZ C. ROBERT

Le magasin populaire de chapellerie de Montréal.

PRIX DES PLUS MODÉRÉS

C. ROBERT

Coin des rues St-Laurent et Vitru.

Aux PATINEURS

GRANDE OUVERTURE DU

PALAIS DE LA PUISSANCE

957—RUE STE-CATHERINE—957

(Entre les rues St-Dominique et St-Constant,

SAMEDI, LE 4 COURANT

Musique par les Membres de la Musique de la Cité

ADMISSION, 10 CTS.

UNE INNOVATION



Bonne nouvelle pour les gourmets. Le père Cizol vient d'introduire dans son restaurant les véritables Chinois de la Mère Moreau, pruneaux, pêches, cerises à l'eau-de-vie, le Punch Cizol. Rien de mieux pour arroser ses pieds de cochon.

Jno P. CIZOL, 72 rue St. Laurent.

L'Imprimerie Générale

Exécute avec diligence toutes espèces de

COMMANDES TYPOGRAPHIQUES

IMPRESSIONS DE LUXE, IMPRESSIONS DE CHEMINS DE FER, IMPRESSIONS DE COMMERCE ETC., ETC., ETC.

L'Imprimerie Générale

EST EN MESURE

D'EXECUTER LES COMMANDES LES PLUS CONSIDERABLES SOUS LE PLUS BREF DELAI.

PRIX TRÈS MODÉRÉS.

CHARLES BELLEAU, GÉRANT

No 45, PLACE JACQUES-CARTIER.

N. B.—Les ordres peuvent être déposés au bureau de LA MINERVE, No 45, Place Jacques-Cartier, ou au bureau de LA PRESSE, No 1540 rue Notre-Dame, en face de l'Hôtel-de-Ville.



Coups d'Archet

Galipeau disait dernièrement à une personne avec qui il causait sur la rue: Si vous me posez cette question, monsieur l'interlocuteur, je vous répondrai hardiment dans l'affirmative: Non, jamais.

La différence entre l'attraction de la gravitation et l'attraction de la cohésion est comme suit: l'attraction de la gravitation fait tomber un ivrogne par terre et l'attraction de la cohésion le tient collé sur le sol.

On dit que M. Rupert Labarre organise actuellement un mouvement pour détacher la banlieue de la municipalité de Trois-Rivières. Du moment que la banlieue donne la majorité à Sir Hector Langevin, il faut faire du "gerrymandering." Le cabinet Mercier attend pour agir que les signatures des trifluviens soient apposées à la requête préparée par M. Labarre.

Au parlement de Québec, dans le comité de la pipe.

Baptiste—Poupa, qui sont-ils, tous ces messieurs qui fument?

Le père—Mon fils, ce sont des conseillers législatifs.

Baptiste—Y en a-t-il d'autres conseillers législatifs à part ceux là?

Le père—Il n'y en a qu'un seul.

Baptiste—Où est-il?

Le père—Il est dans la salle du conseil où il fait un discours.

Baptiste—Comment s'appelle-t-il celui qui parle?

Le père—C'est le conseiller Archambault.

On nous apprend que le gouvernement local est à la veille de créer une commission Royale pour s'enquérir de certaine irrégularités dans la conduite du Vrai Brazeau qui vend les Crème de la Crème pour 5 centins. Tout en espérant que notre concitoyen sortira blanc de cette affaire, nous convenons que le gouvernement a raison d'être alarmé lorsqu'il voit vendre des cigares Cable pour 3 cts, des Mongos 4 cts, Stonewall Jackson 4 cts, Noisy Boys et Progrès 3 cts, Syndicate 2 pour 5 cts. En attendant l'enquête on trouvera toujours le Vrai Brazeau au No. 47 rue St. Laurent.

MARINETTE

NOUVELLE

Pour avoir oublié qu'un corps rond placé sur une surface plane est sujet à rotuler, Marinette sentit se dérober sous elle la bûche sur laquelle elle était assise et se trouva sur le carreau. Sa mère, la Faraude, se mit à rire; la mère se tenait de l'autre côté du foyer vide, sur un siège qui ne méritait plus le nom de chaise, puisqu'il n'avait plus dossier.

C'était d'ailleurs le seul meuble que l'huissier eût laissé dans la chambre.

Etant assez humain, il avait également épargné la batterie de cuisine; deux tasses, deux cuillers et deux fourchettes de fer, deux pots, un grand et un petit. Il avait fermé les yeux sur les nappes; une jupe et un corsage noirs, un chapeau de bergère, en paille de six sous, orné de rubans blancs, qui composait les atours printaniers de Marinette.

Sans compter les débris que portaient sur elles la Faraude et sa fille: Marinette, un fourreau de mérinos rapiécé; la mère, une autre jupe noire et un tartan vert et jaune.

Marinette rattrapa sa bûche et s'y assujettit plus solidement. C'était un énorme rondin de chêne, et son siège à elle. Depuis l'automne, depuis les derniers soleils qui avaient éclairé le commencement de leur grande misère elle n'en avait plus connu d'autre: sa mère avait le débris de la chaise et toutes deux demeuraient ainsi des journées entières, assises, chacune d'un côté du foyer, où l'on n'aurait pas trouvé une pincée de cendre. Jamais il n'y avait eu de feu.

Elles ne cessaient presque point de se regarder, se cherchant l'une dans les yeux de l'autre. Toutes deux se ressemblaient exactement; mêmes lignes de corps sveltes et robuste, mêmes cheveux d'un noir intense, même teint doré comme des rejets de vignes, mêmes yeux d'un bleu sombre que recouvrait un voile, brillant, même bouche, aux lèvres toutes pleines d'un beau rouge; la mère ayant seize ans et quelques mois de plus que sa fille, et, dans leurs grands embrassements, tourmentée d'une seule pensée: Pourquoi, étant moi-même un enfant, ai-je mis cette enfant au monde?

Ce jour-là, comme midi, sonnait à l'horloge d'une église voisine, la Faraude, sans quitter son siège, étendit la main dans l'ombre, au coin de la cheminée, en ramena le grand pot, y fouilla, y brit deux pièces de deux sous.

—Marinette, va-t-en chercher notre déjeuner, deux sous de lait et deux petits pains. Il n'y a plus que douze sous dans le pot.

Marinette, naturellement, portait le petit pot, puisque le grand servait de tire-lire. Elle traversa le couloir des mansardes d'où sortaient des pleurs et des cris d'enfants. La fillette plaignit ces petits qui avaient faim peut-être et se dit fièrement qu'on supportait mieux cette peine-là quand on était grande.

Cette maison de pauvres était située dans la rue Saint-Jacques: des étudiants logeaient en meublé au premier étage. Comme la fillette descendait, il s'en trouva deux qui sortaient de leurs chambres, et l'un dit assez haut:

—Peste! la belle petite l'pronne! Comme c'est tourné! Et quels yeux!

—Bon! dit l'autre, c'est la sœur aînée qu'il faut voir. Tu ne la connais pas! Un Rubens brun, mon cher!

Marinette avait entendu; elle eût une joie à la pensée que sa mère était jeune et belle et qu'on la prenait pour sa sœur.

Chez la crémière, il y avait des commères. On chuchota en voyant entrer la mignonne. La cuisinière d'un professeur de droit s'avança avec des mines maternelles:

— Vous venez donc chercher vos deux sous de lait comme tous les matins, ma jolie demoiselle? On a de l'appétit quand on est jeune! Quel âge avez-vous?

Marinette ne voulait point causer: —Treize ans, répondit-elle; à revoir madame, je vais à présent chez le boulangier.

—Excusez-moi. On aime à connaître les braves gens; histoire, quelquefois, de leur service à l'occasion. Est-ce vrai que votre maman est comtesse?

La fillette se redressa toute rouge: —Je ne mens jamais, dit-elle. C'est vrai, madame.

—Et votre papa?

—Mon père était soldat; il est mort.

La faraute, qui était comtesse, et sa fille qui, déjà, sentait qu'étant si pauvre, il y avait un peu de honte à le dire, déjeunèrent avidement, et chacune ayant posé sa tasse auprès d'elle sur le carreau, elles recommencèrent à se regarder. Mais les yeux de Marinette parlaient si vivement, qu'un franc sourire monta du cœur déchiré de la veuve à sa lèvre si vivante:

—Ah! oui, ma chérie, dit-elle, l'histoire! Tu me demandes encore l'histoire?

—C'est vrai, maman jolie, dit Marinette; j'aime beaucoup à entendre dire que M^{me} la Marquise d'Aigrecour est ma grand'mère et qu'elle te déteste, parce qu'alors, moi, je t'aime mieux.

—Ecoute donc. J'étais la Faraude. On m'avait donné ce nom-là dans le village, auprès de Dôle, là-bas, parce que j'étais la plus belle et la plus fière; aussi grande à quinze ans qu'à présent, et bien plus forte, va, car je n'avais jamais eu de misère. Un jour le régiment de chasseurs, qui tenait garnison dans la ville, passa et fit halte chez nous. Ton père, alors, avait vingt-trois ans, un galon d'argent à son képi, il était sous-lieutenant. On me disait dans le village de me défendre de lui, parce qu'un beau monsieur un comte qui tourne au tour d'une jeunesse, ne peut avoir d'autre dessein que de la mener à mal. Lui me jurait qu'il n'avait jamais trompé personne. Je l'aimais et je le suivis. Quand il voulut faire de moi sa femme, de moi, la Faraude, son colonel le mit aux arrêts. Un avocat vint me trouver, me menaçant, disant que c'était une méchante action d'abuser d'un garçon simple d'esprit, et que le marquis et la marquise d'Aigrecour, me feraient repentir de ma hardiesse. Un jour, ton père me revint. Il avait quitté ses galons; il n'était plus officier et il avait vingt-cinq ans. Il était son maître. Il m'épousa et nous amena à Paris. Tu ne parlais pas encore. Depuis, ah! depuis, le comte d'Aigrecour a travaillé comme un mercenaire pour nourrir sa femme et son enfant. Au régiment, ils disaient qu'il n'avait point d'esprit. Il en eut toujours assez pour moi, la paysanne, et il était riche de cœur. Je l'ai aimé jusqu'à la fin. Voici deux ans. Le marquis nous aurait pardonné, peut-être, il est bon, mais il est tombé en paralysie et la mère... Je te dis que cette vieille femme est une louve! Ni foi, ni âme, ni entrailles. Je lui ai écrit dix fois, je veux que tu vives! Jamais de réponse, jamais un mot! Dieu l'a punie pourtant en lui prenant aussi son aîné. C'est le fils de celui-là, qui est le marquis à présent! C'est lui qui aura les maisons, les terres, l'argent. Nous, dans trois jours, nous mourrons de faim!

—Madame la marquise y est toujours pour les bonnes œuvres. Passez, petite.

Dans le vestibule se tenaient deux valets, l'un en livrée bleu et or.

—Que voulez-vous? dit-il rudement.

L'autre, très vieux, en habit noir et cravate blanche, tressaillit à la réponse de la petite visiteuse:

—Je suis Mlle Marie d'Aigrecour et je veux voir ma grand'mère.

—Si vous êtes la fille de M. Frédéric dit-il, en baissant la voix, rappelez-vous toujours le nom de son vieux Jérôme qui se serait fait tuer pour lui et qui va peut-être bien perdre sa place pour vous.

Puis, précédant l'enfant, ouvrant une porte devant elle, il annonça:

—Mademoiselle d'Aigrecour.

Dans le salon immense où Marinette entra, il n'y avait que deux personnes: Une vieille dame très parée, assise au coin de la cheminée dans un fauteuil; devant elle un homme de seize ans qui lisait. Il se leva. La marquise ne bougea point.

—Je n'ai pas vu le feu depuis un an, disait-elle. Les souvenirs de Marinette étaient confus à ce sujet. Le front plissé elle cherchait à les recueillir, examinant le foyer, regardant sa bûche. Tout à coup elle se leva, prit à son tour le grand pot, au coin de la cheminée, et, résolument, ayant puisé dans la caisse, sortit de la chambre. Un instant après, elle reparaisait, portant deux bûchettes et quelques brindilles de menu bois. La malade, toute joyeuse, l'appela pour l'embrasser. Désormais, il y avait de quoi dresser le feu; seulement, quand les matériaux sont maigres, l'opération est délicate. De son lit, la mère, heureusement, la dirigea. La grosse bûche au fond du foyer, les bûchettes par devant, le menu bois par dessous et du papier. Marinette brûla mal à propos trois allumettes; mais, enfin, la flamme jaillit. L'enfant considérait son ouvrage; elle en était étonnée. La chambre s'échauffait doucement, le ventre de la grosse bûche commençait à se creuser; il vint à Marinette une réflexion: —Voilà, qui est bien, maman dit-elle. Mais je n'aurai plus de bûche. Où donc m'assoierai-je, quand tu seras guérie? La malade ne l'entendit pas, elle s'était endormie. Marinette, sans faire de bruit, s'en alla prendre sa vieille robe et son vieux manteau de laine grise. Elle regarda son chapeau de paille à rubans blancs. Puis elle se détermina: il valait encore mieux se coiffer de paille que d'aller tête nue. Cette belle toilette achevée, elle sortit. Il neigeait. Elle obéissait à une inspiration soudaine, la fillette; un rayon de lumière dont le foyer était dans son cœur la guidait, un moment après, à travers le jardin du Luxembourg. Elle sonna sans peur, presque sans émotion, à la porte d'un vieil hôtel de la rue de Vaugirard et, de sa jolie voix fraîche de treize ans, demanda au concierge: —Madame la marquise d'Aigrecour est-elle à la maison? —Madame la marquise y est toujours pour les bonnes œuvres. Passez, petite.

—Je n'ai pas vu le feu depuis un an, disait-elle.

Les souvenirs de Marinette étaient confus à ce sujet. Le front plissé elle cherchait à les recueillir, examinant le foyer, regardant sa bûche. Tout à coup elle se leva, prit à son tour le grand pot, au coin de la cheminée, et, résolument, ayant puisé dans la caisse, sortit de la chambre.

Un instant après, elle reparaisait, portant deux bûchettes et quelques brindilles de menu bois. La malade, toute joyeuse, l'appela pour l'embrasser.

Désormais, il y avait de quoi dresser le feu; seulement, quand les matériaux sont maigres, l'opération est délicate. De son lit, la mère, heureusement, la dirigea. La grosse bûche au fond du foyer, les bûchettes par devant, le menu bois par dessous et du papier. Marinette brûla mal à propos trois allumettes; mais, enfin, la flamme jaillit.

L'enfant considérait son ouvrage; elle en était étonnée. La chambre s'échauffait doucement, le ventre de la grosse bûche commençait à se creuser; il vint à Marinette une réflexion:

—Voilà, qui est bien, maman dit-elle. Mais je n'aurai plus de bûche. Où donc m'assoierai-je, quand tu seras guérie?

La malade ne l'entendit pas, elle s'était endormie. Marinette, sans faire de bruit, s'en alla prendre sa vieille robe et son vieux manteau de laine grise. Elle regarda son chapeau de paille à rubans blancs. Puis elle se détermina: il valait encore mieux se coiffer de paille que d'aller tête nue. Cette belle toilette achevée, elle sortit. Il neigeait.

Elle obéissait à une inspiration soudaine, la fillette; un rayon de lumière dont le foyer était dans son cœur la guidait, un moment après, à travers le jardin du Luxembourg. Elle sonna sans peur, presque sans émotion, à la porte d'un vieil hôtel de la rue de Vaugirard et, de sa jolie voix fraîche de treize ans, demanda au concierge:

—Madame la marquise d'Aigrecour est-elle à la maison?

—Madame la marquise y est toujours pour les bonnes œuvres. Passez, petite.

Dans le vestibule se tenaient deux valets, l'un en livrée bleu et or.

—Que voulez-vous? dit-il rudement.

L'autre, très vieux, en habit noir et cravate blanche, tressaillit à la réponse de la petite visiteuse:

—Je suis Mlle Marie d'Aigrecour et je veux voir ma grand'mère.

—Si vous êtes la fille de M. Frédéric dit-il, en baissant la voix, rappelez-vous toujours le nom de son vieux Jérôme qui se serait fait tuer pour lui et qui va peut-être bien perdre sa place pour vous.

Puis, précédant l'enfant, ouvrant une porte devant elle, il annonça:

—Mademoiselle d'Aigrecour.

Dans le salon immense où Marinette entra, il n'y avait que deux personnes: Une vieille dame très parée, assise au coin de la cheminée dans un fauteuil; devant elle un homme de seize ans qui lisait. Il se leva. La marquise ne bougea point.

Marinette s'avançait dans son pauvre petit manteau écriqué, sous son miréable chapeau de printemps. Elle avait fait son plan à l'avance, elle devait aller jusqu'à la marquise, se mettre à genoux devant elle, et lui baiser la main. Mais, quand elle la vit immobile, quand elle reconnut tant de dureté dans cette vieille personne, toute la richesse de sang qui était en elle se révolta:

—Madame, dit-elle, je ne vous demande rien, je suis venu seulement pour vous dire que mon père, qui était votre fils, est mort à la peine et ma mère se meurt de faim.

Cette fois la marquise se leva. Elle était extrêmement grande, et sa taille était encore droite. Dans ses vêtements de satin noir, elle laissait derrière elle, en marchant, comme un sillage d'ombre. Elle passa devant la fillette, sans même la regarder, se dirigeant vers une porte qui donnait dans un autre salon:

—Venez mon fils, dit-elle.

Le jeune homme, secoua la tête.

—Non, ma mère; ce n'est pas ce que me dicte ma conscience, à moi.

—Votre conscience de seize ans qui veut éclairer la mienne!

—S'il vous plaît, ma mère, et au nom du véritable honneur de notre maison, reprit-il, mademoiselle d'Aigrecour sera reconduite chez elle par une personne sûre. Mais auparavant vous aurez ordonné ce qu'il faut pour lui assurer une vie plus décente.

—Soit dit la vieille dame, implacable, puisque, enfin, on m'y contraint!

Marinette en avait long à conter, quand elle revint au logis du froid et de la faim près de sa mère qui s'éveilla. Son cousin le marquis l'avait fait asseoir au salon, dans le fauteuil même de la méchante grand'mère, pendant que, dans la pièce voisine, il continuait de prier pour elle; puis il avait reparu, l'avait prise par la main et conduite à la voiture où Jérôme était monté avec elle. De vieux Jérôme, qui avait si bien su la protéger, lui avait remis un portefeuille.

Le portefeuille contenait vingt billets de mille francs. La Faraude promenait ses doigts sur ces papiers si doux au toucher; elle se disait que ce n'était qu'une partie de l'héritage dont sa fille ne risquait plus d'être dépouillée. Et puis, elle se mit à rêver. Ce petit cousin était un brave cœur, il avait trouvé Marinette attachante et belle; et, qui connaît l'avenir? Elle qui n'était qu'une paysanne, elle la Faraude, un d'Aigrecour l'avait bien aimée.

Secouant ce beau songe, elle dit à Marinette: C'est toi qui nous as sauvées.

La fillette se mit à rire: Maman, dit-elle, si tu n'avais pas brûlé ma bûche, je n'y aurais pas pensé.

FIN

J. N. LAMARCHE
RELIEUR
No. 17, RUE SAINTE-TERESE
Entre les rues St-Vincent et St-Gabriel
MONTREAL,

Reliure commerciale et de goût exécuté avec soin
romptitude, et à prix très modérés.

